

TEMPERATURE

De 8 mars 1904

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

LA GUERRE

TRANS-SIBERIEN.

L'urgence internationale... sous traversons, alors que tous les regards sont fixés avec une indicible anxiété vers l'Extrême-Orient...

Il y a à cette situation anormale une raison grave, c'est qu'une au moins des deux parties belligères a pour système bien arrêté de faire le silence et la nuit sur tout ce qui se passe dans les régions lointaines et presque inconnues.

Quoiqu'il arrive de bien ou de mal, le Japon est décidé à garder le secret sur tout ce qui se passe dans la Mandchourie, dans la Chine et dans la Corée. Ce système lui a réussi jusqu'ici, et il s'y tient, persuadé qu'il n'a qu'à gagner par la prolongation de cette tactique.

Le Japon s'est lancé dans son entreprise d'une façon irrégulière et rien ne peut lui faire sortir de la force. Les événements jusqu'ici lui ont donné raison et l'on ne peut guère lui reprocher d'avoir suivi une voie qui l'a conduit à la victoire.

Reste à savoir si l'avenir lui sera aussi favorable que lui a été le passé. Malheur à lui, si la fortune lui est infidèle et lui tourne le dos; il doit s'attendre, de la part de ses ennemis, à de terribles représailles. La guerre est loin d'être terminée. On pourrait même affirmer qu'elle n'est pas encore commencée; c'est l'avis des hommes compétents et le monde pourra s'estimer fort heureux, s'il réussit à éviter une guerre générale.

Les différentes puissances commencent à s'alarmer; elles prennent déjà des mesures pour parer le danger qui les menace. Une fois bien armées, bien équipées, elles feront entendre leurs voix; elles voudront faire valoir leurs intérêts et leurs droits. Et l'on sait que, une fois déchaîné, le lion devient féroce.

L'histoire de Phéacé est pleine de révolutions étrangères, que l'on ne pouvait prévoir et qui ont déréglé tous les calculs. Qui donc, quand a commencé la construction du chemin de fer transibérien, se doutait que cette gigantesque entreprise allait bientôt susciter une grande guerre?

Tout le monde, au contraire, l'acclamait, tout le monde y voyait la glorieuse transfiguration du bloc asiatique. C'est pourtant la véritable cause de la lutte qui s'engage et dont personne ne peut prévoir l'issue.

C'est ainsi que les peuples

l'agitent dans le vide et que l'imprévu les mène avènement, les uns à la gloire et à la puissance; les autres, à la ruine, à l'anéantissement.

Il y a dix ans à peine, le Trans-Sibérien semblait être la source des grandeurs de l'avenir. Aujourd'hui il est devenu la cause de tous les troubles qui désolent l'humanité.

L'INFLUENCE DU LOGEMENT.

Paris, fév. 26.

M. Francis de Pressensé vient de mettre la dernière main aux quatre pages d'un rapport qui devra figurer dans une anthologie des commissions parlementaires; c'est un écrit fort curieux.

Il s'agit d'acheter, pour notre ambassade à Rome, le palais Farnèse. Acquisition désirable; et M. de Pressensé n'a pas tort de conclure au vote du crédit nécessaire.

Les arguments sont ingénieux et très élégamment présentés, non sans quelque attrayante complication, selon la manière bien connue de cet écrivain, non sans quelque coasserie.

Certes, M. de Pressensé ne voudrait pas encourager, parmi nous, le goût des luxueuses installations. Luxe, démocratie; verbes contradictoires! M. de Pressensé conçoit une diplomatie mal logée et qui ferait pourtant de bonne besogne.

"Simplicité toute républicaine." Il se rappelle que le prince de Talleyrand disait, en voyant le duc de Wellington sans "chamarrures, colliers ni crachats": "Voilà qui est très distingué!" Bref, le prince de Talleyrand donna la formule de la simplicité républicaine; et M. de Pressensé s'obstinerait à y tenir.

Mais, ajoute le rapporteur, comment faire? Les puissances vont à la somptuosité; et puis, il n'est pas facile, à Rome, de se loger; et puis le palais Farnèse est une jolie chose. Ah! le "goût du beau", le "culte de l'art". Paul III était un Pape qui mettait contre l'esprit nouveau mais "réservait le plus clair de ses ressources et la plus grande part de son ardeur pour les nobles jouissances et les incomparables créations d'un art tout pétreux; du paganisme éternel!"

Ah! les plafonds! Du par

quartier du Palais Royal, qui ne compte que 13,600 habitants. Ah! l'agrément de vivre et de travailler "dans un tel milieu". Au milieu du plafond, comme un lustre! Mais oui.

Et M. Francis de Pressensé se laisse aller au doux espoir que notre diplomatie, grâce à la très éminente contagion de tels chefs-d'œuvre, "saura s'élever au niveau d'un faire aussi excellent".

Conclusion. Trois millions sept cent quatre-vingt-dix mille francs, ce n'est pas trop pour élever la diplomatie française au niveau de ce michelangeque "faire".

Qui ne serait de cet avis? Voulez-vous encore un argument? Un argument pour le Bloc; car M. de Pressensé n'ignore point que Michel-Ange, Vignole et San Gallo sont indifférents au Bloc. Donc, il offre aux camarades ceci.

Notre ambassade auprès du Vatican n'est pas bien logée. Comme "poisson sur la branche", on la trouve "en garni" au Palazzo Santa-Croce. Bravo! qu'elle y reste! Ce n'est pas M. de Pressensé qui l'hébergera mieux. Eh bien! logez à merveille notre ambassade auprès du Quirinal, logez la superbe ment. Et voyez le contraste agréable: en est-il de plus "édifiant et instructif"? Il n'en est point! Et, tant que l'on n'aura pas encore dénoncé le Concordat, M. de Pressensé se réjouira de voir "en garni" l'ambassadeur auprès du Pape; de voir parmi des lambris dorés, sous des plafonds de Michel-Ange, l'ambassadeur auprès du Quirinal.

Et il écrit, avec entrain: "Cet argument, je m'assure, ne demeurera pas sans quelque force sur ceux des représentants de la démocratie française qui souhaitent mettre un terme le plus tôt possible à l'anachronisme d'une représentation diplomatique auprès du chef d'une Eglise qui n'a plus de souveraineté temporelle." Ouf!

Peut-être, un jour, la démocratie française logera-t-elle ses commissions parlementaires assez bien pour que les rapporteurs, sous l'influence de plafonds à peu près peints, s'élevassent au niveau d'un "faire" moins analogue à du galimatias.

Hommes et chevaux.

Croirait-on qu'on compte plus de chevaux qu'il y a d'habitants dans un des quartiers de Paris les plus brillants et qui est le centre de l'activité de la Ville? Rien n'est plus vrai pourtant et la statistique est formelle.

On vient, en effet, de recenser les chevaux de la Ville et le

longuement, longuement, sur elle.... Oh! pourquoi? ... pourquoi donc aimait-il ainsi cette enfant?

Et cette impression ne cessa plus. Quand Jean fut remonté à la villa, avec tous les Le Bontu, car il avait voulu que Catherine Vernier et Claudet fussent de la fête, il eut certainement beaucoup de gentillesse pour chacun d'eux, traitant Catherine avec peut-être encore plus d'égards que sa sœur, pour bien établir qu'il l'estimait, qu'il la tenait pour une honnête femme. Et Catherine en eut plusieurs fois les larmes aux yeux.

Un très beau cadeau attendait Claudet, qu'il n'avait pas eu le temps de lui remettre, avant-hier, ou traversant Brest; tout un outillage de serrurerie qu'il savait ambitionné par le gamine. A monsieur Le Bontu il rapportait une copie qu'il avait fait exécuter, au Louvre, du fameux pastel du corsaire Lanzon d'Aspremont, afin de faire le pendant avec celui de son grand-oncle. Et, sang Dieu! cela tout ça aussi très profondément le marin.

—Y a que vous... Y a que vous! déclara-t-il, pour avoir de ces idées!

—C'est le cadeau d'Arllette à son parrain. Et, pour sa mar-

rainée.... —Ah! bah, dit Françoise, bien amusée et attendrie, car elle l'aimait tout plein, ce M. Marjean, il y en a donc pour moi aussi!

Une grande pelisse, doublée de très fin petit gris. Et la parure pour Catherine Vernier. L'hiver n'est pas très dur en Bretagne, mais si humide!

Il se fit embrasser par chacune, mais défendit qu'on le remerçât; jamais, jamais, affirma-t-il, il n'avait été aussi heureux qu'en s'agençant, à lui tout seul, pour que chacun eût un souvenir de cette journée.

—Même ma petite amie Gracieuse!

Et alors sa voix trembla. Gracieuse, qui commençait à connaître un peu son nom, se leva cinq ou six fois la tête et poussa quelques cris qui étaient sa conversation.

Et Jean, du fond d'une grande caisse de bois, pleins d'objets achetés pour mademoiselle Arlette, retirait une merveilleuse robe de chambre soyeuse tout ornée de dentelles.

—Mais c'est du point à l'aiguille! s'écrièrent les trois femmes, abasourdis.

Et Françoise et Catherine grondèrent: —C'est beaucoup trop beau, M. Marjean! c'est de la folie!

—Les folles qu'on fait pour ses enfants, mesdames, sont presque sages; et puisque, carêmeusement, Arlette et elle seront

de joie du public. Ils ont formé une compagnie qui joue la comédie, la pantomime et se livre à d'étonnantes exercices de gymnastique et d'acrobatie. Ils sont de première force et attirent la foule au Crescent pour le moment.

Leur succès est complet et bien mérité; toute notre jeunesse voudrait voir et applaudir ces étonnants artistes.

GRAND OPERA HOUSE

"Knobs o' Tennessee" est un de ces drames mouvementés. S'il y a jamais eu sur la scène américaine un drame ayant toute l'âme d'un pays, et en exprimant toutes les passions, c'est bien ce qui vient de nous donner au Grand Opera House la troupe Baldwin-Méville. Les Preston sont une famille de contrebandiers qui exercent de père en fils leur odieux métier et ont sans cesse maille avec la police. Ce sont de hardis montagnards qui se jouent un danger et qui nous font assister à plus d'une scène tragique.

Un étonnant roman d'amour traverse et anime toutes ces péripéties des autorités et leur donne une animation singulière.

A un moment donné un de ces contrebandiers est traîné devant les tribunaux, jugé et condamné à mort, mais il est sauvé par la clemence du président McKinley.

Cette pièce si profondément dramatique a fourni à la troupe du Grand Opera House un grand succès. On ne peut qu'envoyer de chaudes félicitations à MM. Lonegan, Findley, Dwyer, Scola et à Misses Melville, Montgomery et Parker.

LESPRIT DES AUTRES

La lecture des incidents de la dernière grève ravive les regrets d'un bureaucrate besoigneux, qui, toute sa vie, manifesta le désir, jamais exaucé, d'aller passer quelques jours à la mer.

—Et moi, aussi, murmure-t-il, je voudrais bien me mettre en grève.

Angoisse maternelle. —Eh bien, Toto, qu'est-ce que tu fais aujourd'hui au lycée?

—Le professeur nous a parlé de l'Amour.

La maman inquiète: —Et que t'en a-t-il dit?

—... que c'est un fleuve qui sépare la Sibérie de la Chine...

Le jour de la Louisiane.

St Louis, 8 mars. — Le jour de la Louisiane à l'Exposition de St Louis sera le 14 septembre. Ce choix a été fait par le comité des cérémonies à la requête du gouverneur et de la commission de cet état à la foire du monde.

CRESCENT.

Il y avait longtemps que nous n'avions vu les Frères Byrne.

Les voici revenus pour la gran-

dejoie du public. Ils ont formé une compagnie qui joue la comédie, la pantomime et se livre à d'étonnantes exercices de gymnastique et d'acrobatie. Ils sont de première force et attirent la foule au Crescent pour le moment.

Leur succès est complet et bien mérité; toute notre jeunesse voudrait voir et applaudir ces étonnants artistes.

GRAND OPERA HOUSE

"Knobs o' Tennessee" est un de ces drames mouvementés. S'il y a jamais eu sur la scène américaine un drame ayant toute l'âme d'un pays, et en exprimant toutes les passions, c'est bien ce qui vient de nous donner au Grand Opera House la troupe Baldwin-Méville. Les Preston sont une famille de contrebandiers qui exercent de père en fils leur odieux métier et ont sans cesse maille avec la police. Ce sont de hardis montagnards qui se jouent un danger et qui nous font assister à plus d'une scène tragique.

Un étonnant roman d'amour traverse et anime toutes ces péripéties des autorités et leur donne une animation singulière.

A un moment donné un de ces contrebandiers est traîné devant les tribunaux, jugé et condamné à mort, mais il est sauvé par la clemence du président McKinley.

Cette pièce si profondément dramatique a fourni à la troupe du Grand Opera House un grand succès. On ne peut qu'envoyer de chaudes félicitations à MM. Lonegan, Findley, Dwyer, Scola et à Misses Melville, Montgomery et Parker.

LESPRIT DES AUTRES

La lecture des incidents de la dernière grève ravive les regrets d'un bureaucrate besoigneux, qui, toute sa vie, manifesta le désir, jamais exaucé, d'aller passer quelques jours à la mer.

—Et moi, aussi, murmure-t-il, je voudrais bien me mettre en grève.

Angoisse maternelle. —Eh bien, Toto, qu'est-ce que tu fais aujourd'hui au lycée?

—Le professeur nous a parlé de l'Amour.

La maman inquiète: —Et que t'en a-t-il dit?

—... que c'est un fleuve qui sépare la Sibérie de la Chine...

Le jour de la Louisiane.

St Louis, 8 mars. — Le jour de la Louisiane à l'Exposition de St Louis sera le 14 septembre. Ce choix a été fait par le comité des cérémonies à la requête du gouverneur et de la commission de cet état à la foire du monde.

CRESCENT.

Il y avait longtemps que nous n'avions vu les Frères Byrne.

Les voici revenus pour la gran-

dejoie du public. Ils ont formé une compagnie qui joue la comédie, la pantomime et se livre à d'étonnantes exercices de gymnastique et d'acrobatie. Ils sont de première force et attirent la foule au Crescent pour le moment.

Leur succès est complet et bien mérité; toute notre jeunesse voudrait voir et applaudir ces étonnants artistes.

GRAND OPERA HOUSE

"Knobs o' Tennessee" est un de ces drames mouvementés. S'il y a jamais eu sur la scène américaine un drame ayant toute l'âme d'un pays, et en exprimant toutes les passions, c'est bien ce qui vient de nous donner au Grand Opera House la troupe Baldwin-Méville. Les Preston sont une famille de contrebandiers qui exercent de père en fils leur odieux métier et ont sans cesse maille avec la police. Ce sont de hardis montagnards qui se jouent un danger et qui nous font assister à plus d'une scène tragique.

Un étonnant roman d'amour traverse et anime toutes ces péripéties des autorités et leur donne une animation singulière.

A un moment donné un de ces contrebandiers est traîné devant les tribunaux, jugé et condamné à mort, mais il est sauvé par la clemence du président McKinley.

Cette pièce si profondément dramatique a fourni à la troupe du Grand Opera House un grand succès. On ne peut qu'envoyer de chaudes félicitations à MM. Lonegan, Findley, Dwyer, Scola et à Misses Melville, Montgomery et Parker.

LESPRIT DES AUTRES

La lecture des incidents de la dernière grève ravive les regrets d'un bureaucrate besoigneux, qui, toute sa vie, manifesta le désir, jamais exaucé, d'aller passer quelques jours à la mer.

—Et moi, aussi, murmure-t-il, je voudrais bien me mettre en grève.

Angoisse maternelle. —Eh bien, Toto, qu'est-ce que tu fais aujourd'hui au lycée?

—Le professeur nous a parlé de l'Amour.

La maman inquiète: —Et que t'en a-t-il dit?

—... que c'est un fleuve qui sépare la Sibérie de la Chine...

Le jour de la Louisiane.

St Louis, 8 mars. — Le jour de la Louisiane à l'Exposition de St Louis sera le 14 septembre. Ce choix a été fait par le comité des cérémonies à la requête du gouverneur et de la commission de cet état à la foire du monde.

CRESCENT.

Il y avait longtemps que nous n'avions vu les Frères Byrne.

Les voici revenus pour la gran-

L'ESCADRE RUSSE

VLADIVOSTOCK.

St-Petersbourg, Russie, 8 mars. —L'endroit où se trouve l'escadre russe de Vladivostock que commande le capitaine Reitzenstein est soigneusement tenu secret par les autorités militaires, mais l'impression à St-Petersbourg est que lorsque les sept navires de guerre japonais ont appareillé devant le port d'émancipation de Vladivostock, ils ont pu être aperçus sur la côte par les forces de terre près de l'embouchure de la rivière Tammen.

Si les navires de guerre russes étaient sortis et si les Japonais se sont assurés définitivement de ce fait une grande bataille en haute mer est probablement imminente, car on considère que dans ce cas les Japonais resteront devant Vladivostock pour empêcher les Russes d'y rentrer et livreront bataille s'ils les rencontrent en pleine mer.

Tous les ports de la côte où les Russes pourraient chercher refuge sont gelés, et l'escadre doit éventuellement retourner à Vladivostock pour y prendre du charbon.

Quoique l'escadre japonaise soit supérieure en nombre de navires et en canons, les quatre croiseurs cuirassés commandés par le capitaine Reitzenstein sont les plus beaux de la flotte russe, et comme ils sont du même type ils constituent une unité de combat homogène.

Les experts de St-Petersbourg ne sont pas sûrs que les croiseurs russes ne pourraient pas "prendre la mesure" des bâtiments du contre-amiral Crues.

Un organe de la marine de St-Petersbourg, dans un long article, dit que les dispositions navales prises actuellement par les Japonais indiquent un mouvement important dans la mer du Japon.

Le débarquement de troupes japonaises en Corée.

Paris, France, 8 mars. — Le "Temps" publie ce soir une dépêche de St-Petersbourg disant:

Le débarquement des troupes japonaises à Won San (Gemsan), Corée, continue. La plus grande partie de ces troupes est dirigée sur Ping Yang. On pense que les Japonais prendront l'offensive dès qu'ils auront concentré leurs troupes.

La situation des Russes sera strictement la même pendant quelque temps. L'Amour et d'autres cours d'eau seront empoisonnés par les troupes des deux camps. Les troupes militaires des deux camps seront libres de se battre.

Envoi de compagnies de milice à Springfield.

Columbus, Ohio, 8 mars. — A la requête du maire Bowser le gouverneur Herrick a donné ce soir à sept compagnies de milice l'ordre de se rendre à Springfield.

Il a été représenté qu'une guerre de race est imminente en conséquence du lynchage de la nuit dernière, et que des menaces d'incendie du district des "Lovers" habité en grande partie par des nègres sont prêtées.

DOULEUR AU DOS FAITES USAGE DU LINIMENT SLOAN.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

DEUXIEME PARTIE

VIII

UN CAS DE CONSCIENCE.

Quelle impatience de les voir, quand tu leur as serré la

main, avant-hier, en traversant Brest!

—J'ai toujours été impatient d'avoir plus vite auprès de moi un cœur ami! Et, sous un jalouse, si tu veux, mais cela m'enchantait de recevoir ces braves gens, cette bonne madame Françoise Le Bontu, qui soigne si admirablement mademoiselle Gracieuse....

—Naturellement, mon ami, fit Marthe, tout étonnée.... Et saisissait son Jean aux épaules:

—Que viens-tu de dire là?... Et... quelle étrange chose de remarquer qu'une mère soigne bien son enfant!....

Jean se serait encore mordu la langue! C'est que le délicieux secret voulait, à chaque instant, s'envoler de son cœur, aller porter la divine consolation dans celui de son adorée; mais il ne disait rien encore; car le pas de conscience le plus délicat n'était instantanément posé devant lui, avant-hier, quand, brûlant de tendresse, il s'était présenté chez les Le Bontu et en une seconde, avait jugé que leur élève Gracieuse, c'était briser leur vie.

"Marthe décidera!" s'était-il dit aussitôt mais décidément.... quand elle aurait en face d'elle Gracieuse dans les bras de sa chère maman Françoise.

Et il prononça cette vague explication:

—Toutes les mères à l'oreil-

lons enfants, c'est entendu, et on a même vu des gradines être bonnes mères; mais il y a des mères qui évoquent, mieux que d'autres, ce saint mystère de la maternité.... Et c'est une impression que j'éprouve devant madame Le Bontu.

—Et devant moi? interrogea Marthe en riant.

—Toi, tu as tout: la mère, l'amante, la femme, la sœur, l'ange de ma vie.... Toi, est-ce que tu peux être comparée à qui que ce soit!.... Toi, tu es toi.... tu es moi!

Et leur conversation se termina dans un de ces baisers fous, où ils oublient le monde.

Puis Jean déclara qu'il devait aller au débarcadere "au seuil de son domaine en somme."

—Mais pas toi! fit-il, oh, toi, tu dois être prudente encore!

Et elle le vit dévaler comme un fou jusqu'au petit port, s'y lancer à la pointe extrême de la jetée. Et cela ne lui suffit pas; il monta dans une barque, pour être encore plus vite sur la Françoise, où Marthe distingua qu'il donnait des poignées de main avec l'exubérance de sa plus belle jeunesse, même un franc baiser sur la joue de Mme Le Bontu.

Et soudain, elle eut le cœur comme broyé, puis dilaté, parce qu'il avait pris, de ses mains, une main blanche.... mademoiselle Gracieuse sans nul doute, endormie.... Et il se penchait

longuement, longuement, sur elle....

Oh! pourquoi?... pourquoi donc aimait-il ainsi cette enfant?

Et cette impression ne cessa plus.

Quand Jean fut remonté à la villa, avec tous les Le Bontu, car il avait voulu que Catherine Vernier et Claudet fussent de la fête, il eut certainement beaucoup de gentillesse pour chacun d'eux, traitant Catherine avec peut-être encore plus d'égards que sa sœur, pour bien établir qu'il l'estimait, qu'il la tenait pour une honnête femme. Et Catherine en eut plusieurs fois les larmes aux yeux.

Un très beau cadeau attendait Claudet, qu'il n'avait pas eu le temps de lui remettre, avant-hier, ou traversant Brest; tout un outillage de serrurerie qu'il savait ambitionné par le gamine. A monsieur Le Bontu il rapportait une copie qu'il avait fait exécuter, au Louvre, du fameux pastel du corsaire Lanzon d'Aspremont, afin de faire le pendant avec celui de son grand-oncle. Et, sang Dieu! cela tout ça aussi très profondément le marin.

—Y a que vous... Y a que vous! déclara-t-il, pour avoir de ces idées!

—C'est le cadeau d'Arllette à son parrain. Et, pour sa mar-

rainée.... —Ah! bah, dit Françoise, bien amusée et attendrie, car elle l'aimait tout plein, ce M. Marjean, il y en a donc pour moi aussi!

Une grande pelisse, doublée de très fin petit gris. Et la parure pour Catherine Vernier. L'hiver n'est pas très dur en Bretagne, mais si humide!

Il se fit embrasser par chacune, mais défendit qu'on le remerçât; jamais, jamais, affirma-t-il, il n'avait été aussi heureux qu'en s'agençant, à lui tout seul, pour que chacun eût un souvenir de cette journée.

—Même ma petite amie Gracieuse!

Et alors sa voix trembla. Gracieuse, qui commençait à connaître un peu son nom, se leva cinq ou six fois la tête et poussa quelques cris qui étaient sa conversation.

Et Jean, du fond d'une grande caisse de bois, pleins d'objets achetés pour mademoiselle Arlette, retirait une merveilleuse robe de chambre soyeuse tout ornée de dentelles.

—Mais c'est du point à l'aiguille! s'écrièrent les trois femmes, abasourdis.

Et Françoise et Catherine grondèrent: —C'est beaucoup trop beau, M. Marjean! c'est de la folie!

—Les folles qu'on fait pour ses enfants, mesdames, sont presque sages; et puisque, carêmeusement, Arlette et elle seront

une paire de bonnes petites amies, vous voulez bien que je l'aime comme si elle était un peu à moi aussi!

—Jean.... Ce ne fut qu'un murmure angouillé sur les lèvres de Marthe. Il eut l'air de n'avoir pas entendu.

Il voulait, enfantinement, qu'on mit, tout de suite, la belle robe à Gracieuse. Et à partir de ce moment, il évita le regard de Marthe, jusqu'à ce qu'on fut parti pour l'église, où la cérémonie s'accomplissait de particulier, sinon que mademoiselle Gracieuse qu'on y avait amenée, se mit à gémir, quand mademoiselle Arlette poussa ses gémissements et que Jean, après le baptême, eut à peine embrassé sa fille, qu'il eut comme une hâte enfiévrée d'embrasser Mademoiselle Gracieuse Le Bontu.

Aussi, Marthe était elle dans un éternement fou lorsqu'elle regardait la maison et se demandait elle comment elle pourrait attendre jusqu'à ce soir pour exiger enfin une explication de son Jean.... Quelque chose d'anormal s'était passé, elle n'en doutait plus.... Jean avait un secret pour elle.

Oh, pourquoi, pourquoi encore, une fois chez lui, demeurait-il en contemplation devant Mademoiselle Gracieuse, qu'on

avait étendue sur leur lit, en même temps qu'un reposait Arlette dans son berceau!.... Elle n'eut pas, Dieu merci! à attendre jusqu'au soir; car après le déjeuner, Jean lui dit, tout d'un coup, à mi-voix, comme elle allait s'occuper de faire servir le café sous une tonnelle qui était en face de leur maison: —Tu vas pas bouger de salon, toi.... J'ai à te parler.

—O mon Jean.... Quoi?.... —Chut!

Et, à voix haute, des qu'on vint dire que le café et le cigare étaient portés au dehors, il remarqua que sa femme était un peu fatiguée.

—Aussi, tu vas me faire le plaisir de t'étendre un peu.... Elle protesta, faiblement qu'elle aurait bien le temps de se reposer. Mais il argua, plaisamment, de son droit de mari, et emmena tout le monde au dehors, tandis qu'elle faisait mine de s'étendre sur son divan.

Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Jean, parfaitement naturel, serv